



**HAL**  
open science

## De l'ethnographie à l'écriture

Vanessa Manceron

► **To cite this version:**

Vanessa Manceron. De l'ethnographie à l'écriture : Usages et mésusages du récit de vie. D'Agostino G., Kilani M., Montes S. (eds.). Histoires de vie, témoignages, autobiographies de terrain. Formes d'énonciation et de textualisation, Lit Verlag, pp.157-168, 2010. hal-00790797

**HAL Id: hal-00790797**

**<https://hal.science/hal-00790797>**

Submitted on 27 Feb 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# De l'ethnographie à l'écriture : usages et mésusages du récit de vie<sup>1</sup>

*Vanessa Manceron*

## Introduction

Où est passée Mme V. ? Une femme de 87 ans, agricultrice à la retraite, m'a raconté sa vie pendant plus d'une année. Elle apparaît dans l'ouvrage issu de la recherche<sup>2</sup> à l'occasion de citations extraites de nos conversations quotidiennes sans que soit restituée sa biographie ou qu'il soit question de sa personne. Je reconnais sa présence, invisible pour le lecteur, dans toutes les pages ; elle est en filigrane dans le texte, à la fois présente et absente, partout et nulle part.

Les procédés qui transforment l'expérience en savoir recèlent une part d'ombre importante, en ce qu'ils engagent la subjectivité du chercheur et la singularité de son face à face avec l'autre (et avec qui). Entre le cahier de terrain et le livre, il y a un entre-deux que l'ethnologue dévoile rarement. C'est le moment où s'opère le passage d'une narration à l'autre, du singulier au collectif, de la parole individuelle livrée dans l'intimité à la formulation d'un récit d'une autre nature, qui tend à effacer les expériences singulières qui forgent la trame d'une vie. Par quel ajustement du regard, pour reprendre le questionnement de Margarita Xanthakou (2002), parvient-on à accommoder l'écart entre le parti-culier et le collectif qui sont indissociables dans le réel, mais dans une certaine mesure irréductibles ?

En livrant ici une forme d'intimité – l'ethnographie de mon passé ethnographique –, il sera question d'une pratique de recherche qui s'élabore loin des manuels de méthodologie, dans l'implicite d'une relation singulière, dans la parole qui imprime une distorsion aux faits et dans la narration qui réorganise le temps et l'histoire. Il s'agit d'en rendre compte en restituant l'épaisseur sensible de l'expérience qui se joue parfois à l'insu du chercheur comme de ses interlocuteurs et forger ainsi un nouveau récit, le récit des récits. Celui-ci rend compte d'une vie ordinaire à la croisée de l'intimité et de l'inscription sociale, qui éclaire à sa manière l'articulation entre les deux et les ajustements pour passer de l'un à l'autre. Il relate les procédés de traduction par lesquels l'ethnologue se réapproprie l'interaction ethnographique et la singularité d'un récit de vie par l'écriture (Massard-Vincent, 2008 : 15), pour produire une description de la vie en société qui gomme finalement toute trace d'intersubjectivité.

---

<sup>1</sup> Mes remerciements vont aux chercheurs présents à l'atelier « Portrait », animé par Jo- siane Massard-Vincent (CNRS, LAU), qui ont discuté et enrichi de leur point de vue, une première version de cet article.

<sup>2</sup> Cf. (Manceron, 2005).

Quand Pierre Bourdieu écrit que l'enquête est une relation sociale, même si elle se distingue de l'existence ordinaire (1993 : 904), la réflexivité est posée comme principe méthodologique et comme une mise en garde contre l'illusion objectiviste. Le réel ne s'enregistre pas, il se représente, se traduit et se raconte, dans le cadre particulier de l'interaction entre le chercheur et la personne interrogée. De la même façon que le récit de vie ne peut être confondu avec le vécu, la personne interrogée ne peut être tenue pour un simple « informateur » miroir de son temps et de son environnement social.

Outre les questions méthodologiques que cela soulève eu égard à l'objectivité, ce recentrage sur le dialogue qui s'établit entre « je » et « tu », pose la question de l'articulation entre l'individu et le social, en ce que celle-ci est éprouvée, rejouée, utilisée, mise à nu et décodée par l'ethnologue lui-même, dans le cadre de son face à face avec l'autre. Cette interaction, parce qu'elle est asymétrique et insolite, opère comme une caisse de résonance ethnographique : chaque protagoniste s'y dévoile comme le siège d'identités multiples, acquises, attribuées ou fantasmées (Xanthakou, 2002). Ces jeux de rôle prennent sens dans une société donnée et l'éclaire en retour. Ils font également apparaître les tensions intériorisées qui se nouent parfois entre l'individu et l'ordre social, auxquelles l'histoire de vie donne alors accès de manière privilégiée.

### Les places qu'on occupe

Mme V. est née en 1920 dans la région française de Dombes, localisée aux confins Nord de la ville de Lyon. Je l'ai connue en 1998, déjà vieille femme, par l'entremise de la location de la partie supérieure de sa maison de village, où elle avait emménagé avec son époux au moment de la retraite, après avoir vécu pendant 30 ans dans la « ferme du château » voisine dont ils étaient fermiers (locataires).

Le jour de notre rencontre, alors que je sollicitais la location du logement, j'ai consigné dans le journal de terrain mes premières impressions : « Elle a jeté un coup d'œil vif et incisif sur mes chaussures un peu rustiques, un peu crottées, sans se méprendre sans doute sur mes origines sociales. Je me suis alors sentie comme une petite fille prise en défaut ». D'emblée, la tonalité de la relation était posée, mêlant différents registres de distinction et d'identification, relevant pour partie de l'intersubjectivité et pour partie du contexte culturel. J'en ai identifié quelques-uns, parmi les plus structurants : l'appartenance de classe, la logique résidentielle et contractuelle et la dimension familiale, générationnelle et sexuée.

Tout d'abord, j'étais la « locataire des V. ». Cette « identité » attribuée me situait dans l'espace social à plusieurs titres. Vivant sous le même toit, même de manière indépendante, j'étais partie prenante d'un groupe résidentiel et assimilé à lui. La vigilance de Mme V. à l'égard de la conformité de mes attitudes allait de pair avec la défense de la réputation de sa maison sur laquelle j'avais prise. L'enjeu était suffisamment important

pour justifier son contrôle jusque dans ma vie privée, quand voyant par exemple d'un mauvais œil les visites d'un collègue ethnologue, elle m'avait signifié que le café restaurant du village se prêtait sans doute mieux à nos rencontres que l'espace « trop petit » (je traduis « trop intime ») de mon studio.

Ce principe d'appartenance à une même maison en dehors des liens de parenté renvoie à un modèle social éprouvé qui prévalait dans les fermes d'antan, avec le groupe domestique composé de la famille nucléaire et des employés de ferme. La hiérarchie des relations patron/domestique y était de mise et justifiait que l'on signifie parfois à un employé, sur un mode paternaliste, l'exclusion de la maisonnée, pour déviance ou écart par rapport à la norme. Tel fût le cas d'une domestique, enceinte et fille-mère, à laquelle une exploitante agricole, malgré son affection, dit un jour : « vous comprenez bien que je ne peux pas vous garder chez moi dans un tel état ».

Etre « locataire » contenait également une dimension contractuelle et juridique. Pour me signifier ses exigences, Mme V. a emprunté le détour commode de la critique d'une ancienne locataire. Elle n'avait « pas de goût » (désordre et saleté, casseroles dans l'évier, caisse du chat à l'intérieur). En outre, elle touchait une allocation logement dont Mme V. avait découvert l'existence en ouvrant par erreur son courrier, suggérant par là qu'une forme de malhonnêteté avait entaché la confiance. Les registres de la règle – soin apporté au logement – et de la moralité – droiture – s'entremêlaient étroitement. Quand Mme V. m'a dit « On ne signe pas de bail, je préfère donner ma confiance à l'autre », elle exigeait de moi plus qu'aucun contrat juridique ne pouvait le faire. Cette manière de me « tenir » était également assortie d'une stratégie bien éprouvée – faciliter la rupture sans que je sois tentée d'user des armes du droit pour m'y opposer.

Cette manière froide d'envisager les prémisses de notre relation et la dimension conflictuelle qu'elle contenait en germe, fait écho à la tonalité des rapports sociaux que Mme V. a noués avec les propriétaires fonciers, membres de la bourgeoisie terrienne et bailleurs des fermes où elle a résidé et travaillé sa vie durant. La hiérarchie sociale et l'accès différencié à la terre habitent ici les lieux et les consciences. Je me suis ainsi trouvée dans la situation paradoxale du locataire à laquelle il était demandé d'incorporer les normes que Mme V., « maître chez elle », était à son tour en mesure d'imposer ; dans le même temps, j'en repérais les innombrables motifs. Le vouvoiement entre nous était de rigueur ; je l'appelais par son patronyme précédé de Madame, elle m'appelait par mon prénom, eu égard à la différence générationnelle et à la tonalité « maternaliste » de notre relation. Je suis également devenue passe muraille des cloisonnements sociaux en allant et venant de la ferme au château, tout en étant assimilée à une catégorie sociale, urbaine, aisée et savante, que ma posture corporelle et mon expression orale permettaient d'identifier de manière plus sûre que mon apparence vestimentaire.

J'ai cherché à brouiller les écarts sociologiques pour accéder à un récit moins lisse croyant à tort que le fait d'être associée à une classe sociale m'en interdirait l'accès. Mon exotisme et le trouble des identités statutaires liées à mon insertion sur le terrain ont

finalement joué en ma faveur, comme une invitation perpétuelle à dire mais aussi à explorer l'expérience de la cohabitation de classes sociales contrastées. En outre, l'ethnologue échappe partiellement aux distinctions sociales qui font sens localement, dès lors qu'il se trouve dégagé des critères qui fondent les statuts et les différenciations (ici le rapport à la terre). À la fois en dedans et en dehors, – Mme V. était également sortie du jeu relationnel avec la bourgeoisie terrienne –, nous avons éprouvé ensemble, sur un mode inhabituel, un système social où la distinction et les rapports de pouvoir pour se positionner dans la hiérarchie ont valeur d'obsession sociale. Notre relation relevait à la fois de la proximité et de la distance, de l'affection et de la méfiance, de l'être et du devoir être, comme le condensé et le théâtre d'un jeu relationnel sous contrôle, qui se nouait ailleurs, entre classes sociales, sur le mode inséparable du lien et du cloisonnement.

La présentation de soi, dans ce contexte, se trouve engagée. Dire sa vie, c'est aussi présenter bonne figure et construire une image de soi conforme à un idéal tenu pour vrai. Les lignes de force du récit de vie de Mme V. se déclinent à l'aune de ses qualités personnelles, « dure au travail, courageuse, fière, honnête, respectueuse et droite », celles-là même qui servent collectivement à établir la réputation d'un fermier méritant. Mme V. peut en effet se prévaloir d'avoir été exploitante de la « ferme du château », position enviée, à la mesure de la confiance accordée par l'un des personnages les plus prestigieux de la bourgeoisie terrienne locale.

Rejaillit alors sur soi une forme de prestige, en même temps que le bénéfice de certains avantages matériels (agrandissement de la taille de l'exploitation par exemple) qui augmentent également les chances d'une mobilité sociale pour sa descendance (les cinq filles de Mme V. ont été « placées » grâce à l'entremise de propriétaires et ont ainsi échappé à la vie dans les fermes). Mme V. a donc su et voulu jouer les cartes de la hiérarchie en adhérant au système de valeur méritocratique qui l'assoit. Elle compte parmi ces fermiers respectés qui ont occupé le haut de la « fermocratie » locale et qui savent manier le jeu subtil de la reconnaissance, sans renier leurs origines sociales, condition essentielle pour ne pas être marginalisé par ses pairs.

Tandis qu'elle me plaçait dans la situation du témoin ayant supposément de la sympathie pour sa posture irréprochable et sa proximité avec la bourgeoisie (faisant écho à notre propre proximité), – avec l'idée que j'en rendrais compte comme un modèle de société –, elle masquait l'implacable rudesse de ce système de dépendance. Ce n'est que dans les interstices, dans les creux de son récit, que les rapports de force transparaisaient, le plus souvent à l'occasion d'anecdotes : une tractation inique à propos d'une terre, une humiliation ravalée en silence, une proximité trahie. Une fois le vernis a craqué ; j'ai entendu une phrase lapidaire suivie d'un silence, d'autant plus brutale qu'elle semblait lui avoir échappée : « ces bourgeois, ils se croient tout permis, il ne faudrait pas qu'ils croient nous soumettre ».

Au cœur des injonctions normatives qui constituent « la façade » au sens où l'entend Erving Goffman (1973), perceait la violence contenue ou factuelle des rapports sociaux qui

peut faire perdre la face. Aussi, cette femme qui s'est appliquée toute sa vie à incarner, avec une discipline de fer, un panel de rôles sociaux congruents, à la fois comme Dombiste, comme locataire et comme femme pour être « quelqu'un de bien », était-elle aussi tiraillée par la tentation puissante de s'y soustraire. L'enjeu n'est pas d'en contester le principe fondateur et structurant, celui de la hiérarchie, mais d'aspirer à réduire la contradiction d'une forme de double contrainte : à la fois rester à sa place et tenter un rapprochement qui atténue le sentiment d'infériorité sociale.

### Entre femmes

Le fait d'être femmes, de génération différente, dans un cadre relationnel de type familial (maisonnée), a facilité l'exploration de cette contradiction d'une partie du soi (aspirations) avec le réel social (ordre). La vie vécue et la vie rêvée interagissent dans le microcosme de Mme V. et dévoilent ce que Pierre Bourdieu (1993) appelle « les misères de positions », toujours vécues et présentées comme des expériences singulières et personnelles. Et pourtant ces expériences racontent aussi l'immersion de l'individu dans le social, un social intériorisé auquel l'individu cherche à donner sa signification personnelle et où certaines expériences de vie sont sans doute prédisposées à s'exprimer.

Un événement – le décès de l'époux de Mme V. sur la tombe duquel j'ai compati à ses côtés – a provoqué une rupture dans la temporalité de l'enquête. J'ai alors basculé dans le champ de la pseudo-parenté ; Mme V. avait pris l'habitude de me dire en aparté ou devant les autres, « vous êtes, elle est comme ma petite-fille ». Cet événement a également été un déclencheur important de retour sur le passé que ma seule présence semblait solliciter. Sa manière de dire sa vie s'est également transformée. Au récit ayant valeur de témoignage s'est substitué, ou plutôt superposé, un récit en forme de confidence, assorti du désir de transmettre. Nos échanges les plus intimes et chargés d'affect se sont tissés autour de la question de la destinée difficile des femmes de sa génération en milieu rural ; Mme V. la mettait implicitement en rapport avec la liberté dont je jouissais, même si elle ne pouvait s'empêcher dans son for intérieur de la trouver excessive.

Des heures durant, autour de la table de sa petite cuisine, elle a convoqué son passé pour le faire parler et pour se raconter. Son récit était comme un soliloque qui se satisfaisait bien de ma présence muette (une autre forme d'entretien). La narration linéaire qui tend à fabriquer de la cohérence et de la continuité<sup>3</sup> s'est faite circulaire, redondante, mettant l'accent sur certains événements accidentels de la vie et tournant autour. Le décès de sa mère est l'un de ceux-là, un souvenir ravivé par la disparition récente de son époux. La perte maternelle représente à la fois une rupture et un nœud biographique, que Mme V., visiblement affectée à son évocation, convoquait sans cesse, à la fois pour donner sens à

---

<sup>3</sup> Comme le note Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut (1983) en reprenant à leur compte le concept développé par Daniel Bertaux (2006) d'« idéologie autobiographique », le récit de vie est une reconstitution de la réalité qui tend souvent à gommer les passages gênants et à privilégier les facteurs de cohérence et l'unité de la vie.

sa trajectoire et signifier, en creux, son renoncement, tenu secret, à d'autres vies possibles.

Elle n'avait alors que 15 ans. Elle a placé tout son orgueil dans le soin et l'ardeur au travail, face à l'obligation morale qui lui incombait d'assumer aux côtés du père les fonctions et tâches qui revenaient à l'épouse. Elle a cumulé les travaux domestiques (repas, linge, ménage), les travaux inhérents à la ferme (jardin potager, soin aux cochons et à la volaille, traite des vaches) et s'est occupée de ses quatre frères plus jeunes. Levée tous les matins à 5 heures, elle s'endormait le soir, harassée de fatigue. Son corps meurtri, à propos duquel elle se lamentait souvent, porte les marques, disait-elle, des obligations sociales qu'imposait la vie dans les fermes. Les femmes évoluaient alors sous l'œil autoritaire et exigeant du chef d'exploitation (patron), c'est-à-dire du père puis de l'époux ; elle s'y soumettaient : « Je me suis soumise toute ma vie ».

L'un des temps forts de ce comportement exemplaire concerne la période de la grande guerre de 1939–45, alors qu'elle s'est trouvée seule à la tête de l'exploitation, avec deux enfants en bas âge, durant deux longues années. Avec son jeune époux, prisonnier en Allemagne, elle a entretenu un échange épistolaire qui met en mots la teneur de leur relation, essentiellement axée sur le travail. Dans ses lettres, Mme V. faisait état de la vente d'un veau, de l'emploi d'un domestique pour la fenaison, du rabais du montant du fermage que le propriétaire lui avait concédé, etc.. En retour, son époux formulait des conseils et donnait des directives en usant de l'impératif, comme un rappel à l'ordre – des statuts et des obligations – auquel l'écrit octroyait un supplément d'autorité (Fabre, 1997). Ce n'est qu'en toute fin de courrier, quand il la remerciait et s'enquêrait de l'état de santé de ses parents et des enfants, que les sentiments et l'affection affleuraient timidement. Les sensations – l'isolement, l'absence, la tristesse, la peur, l'attachement – ne se disaient pas et s'écrivaient encore moins.

Tandis que les rôles sociaux s'affichent et se revendiquent, certaines choses intimes sont secrètement gardés par devers soi. La mort de l'époux a été l'occasion pour Mme V. d'y revenir. Le récit de sa vie qui se tisse sur le motif de la contrainte – enrôlement, soumission, obligation – est intimement associé dans sa mémoire à la disparition de sa mère. Cet événement est pensé comme majeur ; il a scellé son destin. Alors qu'elle n'avait que 15 ans, jeune fille, elle rêvait de la ville. Une figure familiale singulière incarnait ce désir : une cousine germaine du côté maternelle, phare de sa jeunesse, a épousé un postier, vécu à Paris dans un joli pavillon de banlieue et gagné rondement sa vie en gérant un salon de coiffure. La mère de Mme V. portait aussi ce rêve et l'aurait soutenue, s'il n'y avait eu ce décès brutal qui a emporté avec lui la possibilité de le réaliser. Une fois tenue par ses obligations familiales, sous la houlette du père, Mme V. a dû renoncer à se placer en dehors de la ferme. Ses chances de trouver un mari qui ne soit pas paysan se sont trouvées du même coup compromises.

Son époux continuait de la visiter en rêve – de la hanter, disait-elle – comme si le fait d'avoir nourri toute sa vie le regret de ne pas en avoir épousé un autre, continuait d'opérer en sous-main. Dans les aspirations contradictoires, paternelles et maternelles, se jouait un

conflit intérieur. À force de travail et d'intelligence, Mme V. avait su s'attirer le respect des autres et s'assurer une image de soi satisfaisante, mais elle est demeurait dans une position subalterne inchangée, à la fois comme femme et comme fermière. En côtoyant les classes sociales supérieures qui exerçaient sur elle un fort pouvoir d'attraction, elle s'en est approchée ; elle n'a jamais imaginé, ni même rêvé d'en être ; mais, elle était animée par le désir d'atténuer les disparités sociales et de se soustraire du jeu local, si puissant à imposer son ordre (ce que Mme V. est finalement parvenu à réaliser avec trois de ses filles)<sup>4</sup>.

Mme V. m'a livré des mots qui comptent, des mots échangés entre femmes, en miroir de nos destinées différentes ; d'autres lieux et d'autres temps. Il y avait bien des traits contrastés dans notre relation. Elle n'était jamais parfaitement stable ou acquise, passant d'un registre à l'autre en fonction des moments, des modalités et de la teneur de nos entretiens. Ce feuilletage de facettes renvoie aux identités multiples de Mme V. : cohabitent en elle divers rôles qui dessinent une réalité jamais univoque.

Le récit de vie et la relation ethnographique donnent accès de manière privilégiée à ces conflits de normes en soi et entre soi et autrui. En étudiant les agencements, par-delà les distinctions traditionnelles entre psychologie et sociologie<sup>5</sup>, permet de poser différemment l'articulation entre l'individu et le social. Comme l'écrit Margarita Xanthakou, « l'ethnologue voudrait se faire une image moyenne de la façon dont on vit son identité dans un certain milieu, une société définie, une période donnée (...), mais une vie, c'est en un sens de la culture incarnée et mise en intrigue » (2007 : 140).

Cependant, malgré le développement de l'ethnologie réflexive, qui confère à l'individu et à la relation ethnologique une légitimité spécifique (Fabre, 1995 : 44), à la suite des travaux de Jeanne Favret-Saada (1977), une difficulté demeure. Comment articuler l'analyse des phénomènes sociaux à la narration d'événements biographiques et inclure sérieusement l'observateur dans le champ des observations, sans modifier sensiblement l'écriture et l'objectivation de la réalité empirique ?<sup>6</sup>

---

<sup>4</sup> Cette contradiction entre les aspirations et le réel, concernant le statut et l'appartenance de classe, a fait l'objet d'une belle analyse de Norbert Elias (1991) à propos de la vie de Mozart. Le cas est différent, puisqu'il s'agit d'un homme, qui par ses talents exceptionnels, est parvenu à se hisser du statut de bourgeois à celui d'artiste de cour. Cependant, raconte l'auteur, l'enfant Mozart particulièrement marqué par les aspirations de son père à faire reconnaître ses qualités de prodige, vivra adulte un drame personnel : être admiré par l'aristocratie pour ses talents de musicien et pourtant ne jamais être tenu pour un égal, sans cesse rappelé à l'ordre hiérarchique qui sied au serviteur.

<sup>5</sup> Comme nous invite à le faire Georges Devereux (1980).

<sup>6</sup> Sur cette question, voir l'ouvrage dirigé par Tiphaine Barthélémy et Maria Couroucli (2008).

Passer du singulier au pluriel : (d)écrire

L'écriture est à la fois mémoire et oubli. Une autre temporalité de la recherche s'amorce alors, forte d'expériences relationnelles plurielles, plus souvent intériorisées que restituées. C'est alors que Mme V., en personne, s'est évaporée. J'ai conçu le partage de nos intimités comme un moyen d'intégration de motifs culturels et sociaux, ce que Françoise Zonabend appelle l'accommodation de soi aux autres et de l'autre à soi (2003 : 18). Je me suis intégrée dans son passé pour créer une distance temporelle permettant en retour de le penser (Fabian, 2006). J'ai relégué ses affects, ses identités conflictuelles, dans le registre de l'intimité et du singulier. Je me suis approprié ses mots, pour formuler une autre histoire, celle du « vivre ensemble en Dombes ».

Aussi, à la temporalité individuelle du récit de vie de Mme V. qui met l'accent sur des ruptures singulières (décès de sa mère), ai-je préféré une autre temporalité, également présente dans son récit mais, qui prend sa signification parce qu'elle entre en correspondance avec un comput collectif. Le récit de Mme V. est rythmé par des scansion. Sa mémoire mobilise des moments cruciaux, des événements charnières, qui structurent son récit. Or la trame narrative qui en ressort est étonnamment ressemblante à celle que j'ai recueillie auprès d'autres femmes et hommes de sa génération, issus du milieu agricole.

Ils ont en partage une manière de saisir le présent à travers une opposition logique entre jadis et maintenant, un processus mémoriel bien décrit par Françoise Zonabend (1999). La rupture, en Dombes, se situe inmanquablement après-guerre et se rapporte à un changement de nature exogène. L'adoption du statut du fermage en 1945 est présentée et vécue après coup, comme le moment (et non le processus) d'un renversement (et non d'une modification) de l'ordre hiérarchique. La période d'avant-guerre correspond au temps de la mobilité géographique et de l'instabilité. Les histoires de vie sont scandées par des seuils, toujours les mêmes, qui coïncident avec la fin et le début des baux de fermage, équivalant à une rupture résidentielle tous les trois, six ou neuf ans. On changeait alors de ferme et souvent de villages, avec toutes les incertitudes de la nouveauté ; les relations sociales étaient à reconstruire, avec le propriétaire et avec le voisinage, sans savoir si l'issue de la cohabitation serait heureuse ou conflictuelle. Les récits imputent ces déménagements au pouvoir exorbitant des propriétaires fonciers d'alors, détenteurs des fermes, qui « pour un chardon vous mettaient à la porte ». Cependant, cette mobilité géographique et relationnelle correspondaient, aussi et surtout, à des stratégies de mobilité sociale et d'agrandissement de la taille des exploitations, associées aux moments-clés de la vie familiale (mariage, naissance, décès, départ à la retraite).

Ce redoublement de la temporalité de l'exploitation et de la temporalité familiale se vérifie également pour la période d'après-guerre. Cependant, le bail perd son pouvoir structurant du temps biographique. Les repères temporels s'ancrent dans de nouvelles formes expressives des rapports sociaux, horizontales et solidaires : l'émergence de collectifs paysans et de syndicats agricoles, l'accession au pouvoir communal, l'achat de

terres et la transmission du bail de père en fils, deviennent des événements biographiques marquants. Ils signalent la pérennité spatiale, dans un cadre social modifié, et la transformation des outils de l'ascension sociale, avec une dépendance moindre à l'égard de la bourgeoisie terrienne.

Les récits remémorent et organisent le temps personnel, en s'appuyant sur des événements charnières, qui forment aussi la matrice d'une temporalité collective. Ils éclairent l'insistance avec laquelle j'ai cherché à rendre compte du changement social et du temps long, pour en décrypter la part fantasmée et décrire les formes de permanence inavouées (l'ordre hiérarchique ne s'est pas inversé, mais ce sont les rapports de force qui en ont modifié les échelles, la teneur et les équilibres).

Pour autant, les gens de Dombes ne parlent pas d'une seule voix. La posture en retrait de Mme V. et sa position au centre de mon monde, m'ont incité à prendre au sérieux les marges de manœuvre laissées à chacun, quant aux rôles sociaux brigüés et aux identifications négociées. Immobile chez elle, tandis que je lui rapportai mes expériences du dehors, elle apportait ses commentaires et énonçait les critères de la distinction. Elle relevait les singularités familiales et individuelles, avec une conscience aiguë de la différenciation et de la variété des attitudes possibles, dans un système relationnel fortement codifié et normatif.

J'en ai restitué la diversité sous la forme d'étude de cas, en décrivant les rapports sociaux, dans leur dimension la plus concrète, en tant qu'en enchaînement d'actions et d'interactions. J'ai reconstitué les histoires relationnelles, en m'intéressant aux dynamiques qui conduisent à leur altération ou à leur consolidation. La ruse, la force, la morale et la règle sont subtilement associées et les positions sociales, négociées, dépendent de la capacité des uns et des autres, à manier un jeu relationnel jamais stabilisé. Dans cette posture, liée à un choix d'écriture, les individus sont plutôt créateurs du système social, que réceptacles d'un ordre qui s'impose à eux<sup>7</sup> (Bertaux, 2006). C'est l'accumulation des singularités qui finit alors par donner un sens à la société que l'on décrit.

Cependant, au moment de l'écriture, la parole livrée dans l'intimité change de statut. Elle devient l'illustration et la preuve de lignes de force sociologiques. Mme V. a également changé de statut. Tout d'abord interlocutrice, elle est devenue « informatrice » et « formatrice »,<sup>8</sup> puis représentante d'un collectif qu'elle donnait à voir dans sa cohérence. Elle apparaît souvent en filigrane dans le texte, sous la forme d'une parole qui prend sens, dès lors qu'elle est mise en correspondance avec celle des autres. Des bribes d'ethnographie isolées et éloignées de leur contexte historique sont parfois rapprochées, selon des séquences logiques, pour faire émerger des réseaux, des groupes, une organisation.

---

<sup>7</sup> Conception positiviste du social que l'on doit à Emile Durkheim (1967).

<sup>8</sup> Cf. (Massard-Vincent, 2008 : 9).

Ces agencements logiques découpent le réel en taxinomies et le « je » d'une femme comme Mme V. peut alors se fondre dans la question de la hiérarchie et des femmes au pluriel. L'usage des extraits de vie exclut la référence au « je », sujet de l'énonciation. Les discours cités, illustrent, témoignent, décrivent des faits, les commentent et énoncent des jugements de valeur. C'est un peu comme si les histoires de vie distillées par touche dispersée prenaient un sens collectif, dès lors que la parole des uns pouvait incarner et/ou être incarnée par celle des autres, soit comme partie du tout social ou comme tout d'une partie du social.

La dissolution du sujet tient à la manière dont la société est pensée, avec ses assemblages de discours et de pratiques, effectués sur la base des critères de la ressemblance et de la différence, qui permettent de construire une cohérence d'une autre nature. Comme l'écrit Mondher Kilani, le texte anthropologique est souvent une « fiction de la totalité » qui recourt à des images « holistes » pour produire un effet d'ensemble (2000 : 54). L'usage et le mésusage des récits de vie rendent compte de ce dilemme et de la situation paradoxale de l'ethnologue, constamment tiraillé entre son ambition globale et la place prépondérante de l'individu, au cœur de la construction de son savoir.

## Conclusion

La relation ethnographique permet d'éprouver et d'expérimenter un jeu de rôles et de facettes, l'ambivalence des sentiments et des attitudes, le devoir être et le vouloir être, la proximité et la distance, le commun et le différend, la norme et la pratique, l'entente et la dissension. On y retrouve, sur un mode décalé et inhabituel, toutes les modalités de la tension entre l'individu et le collectif, ce qui finalement peut constituer un bon moyen de saisir et de décrire une singularité collective.

Un sentiment d'incomplétude persiste néanmoins. Traduire le réel est toujours l'amputer ou l'altérer partiellement. Le regard vif et distancié que Mme V a porté sur sa propre société était sans concession et sans illusion. Il a été le prisme, pour partie clairvoyant et pour partie déformant, au travers duquel j'ai regardé « son » monde. Le texte ne restitue pas les personnalités, les émotions, les affects, les silences, les doutes, les rêves, les modes de narration, qui constituent la trame des histoires de vie. Il tend à exclure les données sensorielles, au profit de rapports au monde de nature plus idéelle.

De là à invoquer une forme de trahison il n'y a qu'un pas, que Mme V. a franchi, ce jour où elle m'a dit après la lecture du manuscrit : « Vous êtes une maligne, vous avez bien caché votre jeu ». Cette remarque cinglante ne concerne pas la restitution d'une réalité sociale que j'aurais déformée et dans laquelle elle ne serait pas retrouvée. Le sentiment de la trahison opère parce que j'ai utilisé et transformé son récit au profit d'un autre. Le passage à l'écriture met à nu une sorte de malentendu qui est à la base de la relation ethnographique. Mme V. n'avait pas imaginé ou perçu ma capacité à traduire sans fard la

rudesse des rapports sociaux en dépit du modèle idéal qu'elle m'avait distillé, ni mon impudence à disposer de sa parole singulière à des fins ethnologiques.

Une page est tournée, le rideau est tiré. J'ai gratté la légende que l'on m'avait présentée. J'ai proposé une vision du réel que j'ai traduit et reconstruit, plutôt qu'enregistré. Aux sentiments d'attachement et d'amitié se mêle alors une forme de désaveu, ou pour le moins une réserve, qui n'est peut-être finalement pas si étrangère aux relations, que les gens de Dombes éprouvent et vivent dans l'entre soi.

## Références

Barthélemy, t. et Couroucli, m. 2008 : Introduction. Ethnographies, voyages et mises en texte. In : T. Barthélémy et M. Couroucli (sous la dir de), *Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture*. Paris : CTHS, 7–19.

Bertaux, D. 2006 (1997) : *Le récit de vie*. Paris : Armand colin. BourDieu, P. (dir.) 1993 : *La misère du monde*. Paris : Seuil.

Devereux, G. 1980 (1967) : *De l'angoisse de la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.

Durkheim, E. 1967 (1894) : *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France.

Elias, N. 1991 : *Mozart. Sociologie d'un génie*. Paris : Seuil.

Fabian, J. 2006 (1983): *Le temps et les autres. Comment l'anthropologie construit son objet*. Toulouse : Anacharsis.

Fabre, D. 1995 (1992) : L'ethnologue et ses sources. In : G. Althabe, D. Fabre et G. Lenclud (sous la dir. de), *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, Cahier 7, 39–55.

Fabre, D. 1997 : Introduction. Seize terrains d'écriture. In : D. Fabre (sous la dir. de), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, Cahier 11, 1–56.

Favret-saada, J. 1977 : *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.

Goffman, E. 1973 : *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris : Minuit.

kilani, M. 2000 (1994) : *L'invention de l'autre. Essai sur le discours anthropologique*. Lausanne : Payot.

Manceron, V. 2005 : *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme.

Massard-Vincent, J. 2008 : *Edie, une vie anglaise. Du portrait comme ethnographie*. Montreuil : Aux lieux d'être.

Poirier, J., Clapier-Valladon, S. et Raybaut, P. 1983 : *Les récits de vie. Théorie et pratique*. Paris : Presses Universitaires de France.

Xanthakou, M. 2007 : *Identités en Souffrance. Une ethnologie de la Grèce*. Paris : Odile Jacob.

Zonabend, F. 2003 : *Mœurs normandes. Ethnologie du roman de Raoul Gain « A chacun sa volupté »*. Paris : Christian Bourgeois.

Zonabend, F. 1999 : *La mémoire longue. Temps et histoires au village*. Paris : Jean-Michel Place.